

éminemment pratique, adroit et endurant. La petite troupe ne devait se servir ni de rennes ni de chiens ; les hommes seraient leurs propres bêtes de somme et porteraient leur pain comme leurs instruments. Il fallait combiner le nécessaire avec un minimum de poids. Nansen y pensait nuit et jour. Il n'oublia rien. Il a raconté lui-même cette terrible traversée du Groënland pendant laquelle le froid fut exceptionnel, inattendu pour la saison. Une inspiration du chef sauva l'expédition ; au dernier moment, il changea les sacs de laine dans lesquels on devait dormir, pour des sacs en peau de reune : ce fut le salut. Nansen a parlé modestement de son *étoile* et de sa *chance*, mais, en pareil cas, la chance se compose de prévoyance, d'intelligence des situations, de capacité, en un mot, de génie.

Le 17 juillet 1888, l'expédition quittait le navire qui l'avait amenée sur la côte du Groënland, ou plutôt sur la banquise relativement étroite qui l'en séparait, et le 24 septembre seulement elle retrouva la terre sous ses pieds. Entre ces deux dates, que de périls et d'épreuves !

Ce fut d'abord, pendant trois semaines, la banquise mouvante, entraînant les navigateurs à la dérive vers le sud, quand ils voulaient remonter vers le nord ; chaque jour ils échappaient à un nouveau danger, flottant sur des bancs de glace, y dormant tandis que le ressac menaçait de briser la fragile barrière qui les séparait de la mort, ramant dans leurs frêles bateaux au-dessous des icebergs surplombants, s'en écartant deux minutes avant qu'ils se brisassent (Nansen trouvait cela *drôle*).

Puis une fois sur terre, le 10 août, après une navigation terrible, le long de la côte, ce furent les chutes dans des fissures, juste aux endroits où leur alpenstock pouvait les sauver ; le sommeil sur la glace par des froids de 45 degrés, la faim, la soif (à partir du 21 août, on n'eut plus en fait d'eau qu'un peu de glace fondue par la chaleur du